

Ciné-feuilles Fribourg

ALEXANDRE

De Jean-François Amiguet, Suisse, 1983

A la première vision de "Alexandre", au Festival de Locarno, j'avais quelques craintes. Un film dont le projet a été refusé deux fois (ou plus) par les commissions fédérales chargées de distribuer l'aide de l'Etat et réalisé malgré tout, par quelques copains, un premier long métrage d'un jeune auteur qui filme dans le coin où il a vécu (quand on sait les tendances narcissiques des cinéastes suisses), une vague histoire qui sert à expliquer des problèmes relationnels (ou psychophi-
loso-philosophiques), l'absence complète (ou presque) d'argent qu'évoquait à chaque discussion préliminaire le réalisateur, voilà de bonnes raisons d'appréhender une séance qui devrait conduire à une déception.

Jean-François Amiguet ne pouvait pas faire de miracle. Avec les moyens à sa disposition, impossible d'éviter que telle séquence sonne creux, que tel dialogue paraisse inconsistant ou artificiel, que tel acteur soit mal à l'aise... On ne va pas accuser l'auteur d'un premier long métrage d'avoir "chargé le bateau", de développer une foule d'idées sur la vie, sur l'amour, sur la bonheur qui ne sont pas toutes menées à terme. D'où une impression vague de se perdre un peu...

On pouvait s'attendre à un ton, à un style, à une réflexion très personnels. Un thème ultra-simple (trop simple pour un long métrage qu'Amiguet tient pourtant de bout en bout) : Ariane à "plaqué" Antoine qui part à sa recherche, trois ans plus tard, chez Albert, l'un prenant l'autre pour l'Alexandre dont leur parlait, à chacun séparément, Ariane. Ariane, elle, on ne la voit qu'à la dernière séquence du film, qui tient sur deux acteurs. Didier Sauvegrain et Michel Volta. Une histoire banale prétexte à beaucoup de développements qui, étonnement, passent bien. L'approche de ces deux solitudes, celle d'Albert et celle d'Antoine, baigne dans ce climat d'incertitudes propre aux situations délicates, prémisses de choix graves; c'est le côté psychophi-
loso-philosophique du film. Il y a un environnement, du basket aux clefs perdues, notations précises pour décrire un monde bien réel. Il y a surtout ce sourire en coin, cet humour délicat qui baigne tout le film. Et c'est cet humour fugace, à lire entre chaque image, qui sauve le film d'Amiguet et fait de "Alexandre" une oeuvre qui a bien sa place dans le cinéma helvétique actuel, n'en déplaise aux membres de la commission fédérale.

Yvan Stern